

## DIES IRÆ AU PÈRE LACHAISE

Au commencement est la colère, bien rouge et bien noire, la soif de détruire. La révolution. L'éruption de la lave. L'incendie. Les flammes qui montent au ciel puis se reposent en cendre sur le sol. Et le fleuve un temps sorti de ses gonds revient dans son lit. Tout rentre dans l'ordre. Alors les vivants hébétés ramassent les débris de leurs morts. Te voici, par un après-midi de septembre, à l'entrée de leur cité entre les deux piles du portail gravées de sabliers ailés. L'allée principale aux pavés bombés hérissée d'ifs bordée de tombeaux à frontons et acrotères s'ouvre ainsi qu'une cité brusquement enfouie et ramenée au jour deux mille ans plus tard. Pour ceux qui traversèrent la Révolution en clamant le premier des slogans *Des hommes égaux en droits n'ont plus besoin d'aïeux* la récente découverte de Pompéï et d'Herculanum, leur engloutissement sous la lave, la pluie grise et chaude qui entre dans le nez et dans la bouche, se confondent pour toujours avec la coupure du temps en deux, le temps d'avant et le temps d'après. Depuis, les vivants n'ont de cesse de franchir à rebours cette fosse qui les séparent du temps d'avant pour retrouver leurs ancêtres et apaiser leurs gémissements en leur dressant des monuments le long de champs Élysées. L'architecte qui dessina le cimetière de l'Est, la ville des morts, a aussi pourvu les vivants d'un temple de la Bourse où durant plus d'un siècle et demi ils échangèrent leurs valeurs

avant qu'elles ne poursuivent leur procès de dématérialisation et ne circulent au-dessus de leurs têtes sous forme de signaux électroniques véhiculés dans le ciel par satellites. Aux morts la stabilité de la pierre couverte de lierre, aux vivants l'agitation des achats et des ventes.

En 1819, les promoteurs du cimetière apportèrent au milieu de la septième division les restes d'Héloïse et Abélard échappés de leur Moyen Âge, d'abord amants collés chair et âme, faisant l'amour parmi les livres et donnant la vie à un fils au nom de navire, *Astrolabe*, puis séparés par la méchanceté des hommes, puis réunis par la bonté d'une femme, Catherine de la Rochefoucauld abbesse, le 3 juin 1701, puis chassés de leur abri par la Révolution, recueillis in extremis par l'archéologue inventeur du patrimoine national Alexandre Lenoir qui leur donna refuge au couvent des Petits-Augustins où il rassembla à l'ombre des ifs, des cyprès, des saules pleureurs et des peupliers les débris des temps anciens pour former le musée des Monuments français par où passe maintenant et à jamais la mémoire du pays de France

LES RESTES  
D'HELOISE  
ET D'ABELARD  
SONT REUNIS  
DANS CE TOMBEAU

LES RESTES  
D'HELOISE  
ET D'ABELARD  
SONT REUNIS  
DANS CE TOMBEAU

LES RESTES D'ABELARD  
ET D'HELOISE  
ONT ETE TRANSPORTES  
DANS CE LIEU  
L'AN MDCCCXIX

LE TOMBEAU D'ABELARD  
A ETE TRANSPORTE DE L'EGLISE  
[ ] MARCEL ES CHALONS SUR  
SAONE  
EN L'AN VIII

s'y rendaient des couples de jeunes gens, elle la taille prise dans un corset, la jupe retombant en cloche, le corsage décol-

leté, les épaules tenues par des manches gigot et couvertes d'un châle d'indienne, une guirlande de chèvrefeuille dans les cheveux, un exemplaire en petit format de *Paul et Virginie* au creux d'une poche, lui en redingote noire à basques, le cou enserré dans un nœud de soie blanche, le chapeau haut-de-forme à huit reflets, à la main une canne à pommeau d'ivoire, leurs pensées à l'unisson où passent les rêveries du philosophe doux et tranquille Jean-Jacques Rousseau et les premiers nocturnes du musicien exilé de Varsovie Frédéric Chopin qui loge maintenant sur place. Aujourd'hui d'autres y viennent. Ce jour-là, elle bas résille, chaussettes de danse bleu fluo sur des talons hauts et manteau de fourrure synthétique, les cheveux teints en blond platine et le maquillage défait, lui pantalon de cuir, lunettes Ray Ban et tee-shirt à l'effigie du chanteur américain Jim Morrison, dépose une photo en talisman contre l'usure du temps parmi les bouquets de fleurs pourrissants ainsi que d'autres images de couples tenues par un caillou, plus ou moins maculées de feuilles mortes et de terre, ainsi de suite neuf cents ans durant. À cela doit ressembler l'immortalité. Héloïse et Abélard. Lors de la dispersion du musée des Monuments français du couvent des Petits-Augustins et du transfert d'Héloïse et Abélard à l'église Saint-Germain-des-Prés, avant qu'ils ne parviennent ici, le premier conservateur du Louvre Dominique Vivant Denon escamote au passage qui sait 1 os d'Héloïse + 1 os d'Abélard pour les joindre à sa collection de fragments enfermée dans son reliquaire du xv<sup>e</sup> siècle converti de la religion chrétienne en un conservatoire d'immortalité profane à la mesure des temps nouveaux. Des restes sauvés in extremis de la foudre révolutionnaire, des hordes de sans-culottes armés de haches et de sabres, ivres et excités par les cris de filles enragées, au silence des champs Élysées du musée des Monuments français, puis au

cimetière du Père-Lachaise, s'emmêlent désormais et pour toujours sur la tresse épique de ce pays qui a nom France, le culte des morts, la religion de l'amour et la gloire de la nation. La partie sud du cimetière est classée monument historique en 1962.

Puis c'est un dimanche. Le 28 mai 1871. Le jour n'est pas encore levé. La veille, quoique ce soit le mois des roses il est tombé une pluie froide comme de la neige. Dans les rues des ombres rares et pressées vont et viennent. À chaque détour elles donnent le mot de passe « Bouchotte Belleville ». Au croisement de Ramponeau et de Tourtille une barricade se dresse. Depuis hier soir la troupe versaillaise occupe la rue Rébeval de l'autre côté de la rue de Paris. Puis le jour se lève et le bleu du ciel apparaît entre les immeubles. Le ciel parisien, fidèle à son habitude dans les grands fléaux et les grands remue-ménage politiques, le ciel est splendide. Au loin la canonnade reprend. Passé en hâte chez lui rue Julien Lacroix, Napoléon Gaillard, cordonnier et chef barricadier, vient inspecter la position puis disparaît. Dans leurs uniformes défaits et poussiéreux il y a là deux ou trois gardes et aussi un ou deux pékins prêts à faire feu jusqu'à la dernière cartouche, quelques habitants inquiets et, assise sur une caisse renversée, harassée par sept jours et sept nuits de veille, Louise, l'ambulancière en souvenir de qui chanteront tous ceux qui arrondiront leurs lèvres pour siffler *Le Temps des cerises* en commémoration de ce moment qui alors s'écoule. Durant toute la matinée la barricade attend. Des obus tombent alentour. Du côté de l'hôtel de ville une haute colonne de fumée noire s'élève dans le bleu du ciel. Le canon fédéré de la rue de Paris riposte. Puis se tait. Les crépitements des fusillades sont de plus en plus espacés. Les versaillais s'emparent de la rue de Paris et font feu vers Ramponeau par

l'enfilade de la rue de Tourtille. À midi, pendant un quart d'heure, un seul fédéré continue de défendre cette dernière position. Trois fois il casse la hampe du drapeau bleu blanc rouge hissé sur la barricade de la rue de Paris. Puis, sa dernière cartouche tirée, il réussit à s'enfuir.

Au croisement de Ramponeau et de Tourtille, au cœur de Babelville, chaque matin quand le jour se lève, là où se dressait la dernière barricade de la Commune, les affamés de toutes les nations font la queue à la porte de Marie de Nazareth pour mendier leur premier repas, debout immobiles sous la pluie, avec la patience des chevaux qui attendent immobiles sous la pluie. Rien ne change. Que fait-il alors le chef révolutionnaire, Auguste Blanqui, enfermé au fort du Taureau qui se dresse sur la baie de Morlaix en Bretagne, le stratège de la barricade comme marchepied du prolétariat dans son assaut vers le ciel ? Il rédige pour toujours sur la même table avec la même plume dans la même redingote noire à basques l'hypothèse astronomique *L'Éternité par les astres* qui fait rentrer la révolution dans son lit giratoire pour répéter sans fin le même drame dans le même décor sur la même scène étroite où l'humanité bruyante, infatuée de sa grandeur, se croit l'univers et vit dans sa prison comme dans une immensité. Fin de citation. À Babelville les immeubles ont été reconstruits. Le temps passe. Sous le drapeau bleu blanc rouge une plaque de marbre noir gravée d'or le réveille :

À LA MÉMOIRE DES ÉLÈVES DE CETTE ÉCOLE /  
DÉPORTÉS DE 1942 A 1944 PARCE QU'ILS ÉTAIENT  
NÉS JUIFS, / VICTIMES INNOCENTES DE LA BARBARIE  
NAZIE / AVEC LA COMPLICITÉ ACTIVE / DU GOUVERNEMENT  
DE VICHY. / ILS FURENT EXTERMINÉS  
DANS LES CAMPS DE LA MORT. / LE 13 MAI 2000

Le temps passe. Par une longue mélodie pleine de rage, dans sa chambre ouverte sur la nuit fraîche de l'automne, le vieux harki invective en arabe tout ce que la vie a fait de lui. Chez Alex café bar les joueurs de cartes sont figés dans une éternelle partie l'un le bras levé immobile répétant indéfiniment le même geste de laisser tomber son morceau de carton sur la table. Le dimanche les Chinois de l'église évangélique de la rue Julien Lacroix chantent tout leur amour au Seigneur. D'une boutique désaffectée aux volets clos sur le trottoir d'en face transpire un gospel au swing furieux adressé au même Seigneur. Hommes devant et femmes derrière, sous la bruine, un groupe de vieux Chinois rentre du jardin public où ils font leur gymnastique du matin, en remontant la rue de Pali-kao qui commémore la prise du pont par où les troupes du général Charles Cousin-Montauban entrèrent dans Pékin et incendièrent le palais d'Été dont aucune photographie ne conserve les montants calcinés. Le samedi de jeunes juifs kippa sur la tête y viennent à la synagogue devant laquelle un engin incendiaire prend feu dans la nuit du 15 au 16 octobre 2000. Accoudé à une barrière, rue de Belleville, un homme écoute sur son téléphone portable : « Allez venez mylord, vous asseoir à ma table... » en face des marches où naquit la même Piaf. Et j'ai longtemps cru que naguère, au début des années quatre-vingt du siècle d'avant, dans un club depuis longtemps fermé, l'immeuble depuis longtemps démolie pour laisser place à des logements sociaux peuplés de gamins venus d'Afrique, rue de Pali-kao au cœur de Babelville où bruissent toutes les langues du monde, un chanteur nommé Ian Curtis était venu de Manchester avec la Joy Division porter dans l'air durant quatre-vingt-dix minutes des bribes de sa mélancolie définitive. Chante ma colère, ma belle, ma douce, ma primitive colère ! le poète de sept ans Arthur Rimbaud est-il venu, naturellement, s'engager dans l'armée de la Commune ? célé-

brer *les mains de Jeanne-Marie qui pâlisent, merveilleuses, au grand soleil d'amour chargé, sur le bronze des mitrailleuses à travers Paris insurgé!* le poète sur qui ruisselle sans fin la pluie continue des perles de gloire, tel que le photographe Étienne Carjat l'a gravé dans ta mémoire en quelques taches de noir et de blanc à gros grain dessinant le portrait de la jeunesse même, menton rond et décidé, lèvres serrées par la perpétuelle rage, yeux clairs portés au-delà et mèches de cheveux où s'engouffrent tous les vents du dehors. Au couvent de Saint-Laurent, Carjat photographie aussi, «à l'aide de la lumière électrique», les squelettes des victimes torturées qui sautent par les religieux et retrouvés dans les caves. Car, durant les soixante et douze jours que dure la Commune, dans l'éclat de son éruption, la révolution cherche à prendre l'empreinte du temps qui passe. Ainsi que les traces de pas dans la glaise, ces traces que les Indiens de ton enfance prenaient bien soin d'effacer à reculons, la photographie sème derrière elle ses portraits de fédérés fièrement campés en uniformes sur les barricades, héros du jour vendus en images aux vitrines des marchands de gravures, bientôt désignés à la vengeance des versaillais par cette technique encore nouvelle en amorce d'un long usage policier dont l'anonyme et continu contrôle biologique et électronique d'aujourd'hui forme le prolongement. À Versailles, commençant par les vaincus de la Commune, le photographe Eugène Appert entreprend de faire défiler visage après visage l'humanité entière en une mosaïque sans fin d'ombres, de paires d'yeux, de nez, d'oreilles, de cheveux et de mentons pris dans la lumière, depuis le fichier de la préfecture de police de Paris jusqu'aux innombrables portraits des prisonniers de Tuol Sleng à Phnom Penh (Cambodge), leur numéro parfois épinglé à même la peau, murs d'images formant aujourd'hui au camp S-21 un dérisoire monument en vertu de ce que tu appelles le devoir de mémoire. Des mas-

sacres des versaillais demeure un cliché à la finalité aussi incertaine que celle des photos de Tuol Sleng, attribué à Eugène Disdéri, enfermant dans l'encre du papier douze boîtes en bois de sapin où reposent douze cadavres, un numéro posé sur la poitrine, les mains jointes à hauteur du ventre ou emballés dans un drap épais, les visages figés dans leur dernier rictus, comme les cadavres momifiés que les archéologues retirent de la tourbe gelée des steppes de l'Asie centrale. Les mêmes qui posaient en souriant face à l'objectif sur leurs barricades quelques semaines plus tôt maintenant réduits à leurs chairs en décomposition face au même objectif. Le 16 mai la colonne Vendôme s'incline au son de la Marseillaise avant de se rompre et la statue de l'empereur Napoléon Ier s'éparpille sur le sol. La photographie conserve aussi dans ses cendres les ruines des Tuileries, les niches peuplées de statues noircies, les arcades effondrées et les escaliers jonchés de gravats pris dans les sels d'argent fixés sur le papier, à l'identique de ces vues de cités antiques, ces portiques à ciel ouvert que les opérateurs rapportaient alors d'Orient depuis deux décennies à commencer par les dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851 en Égypte, Nubie, Palestine et Syrie par Maxime Du Camp qui fustige à son heure les convulsions de Paris, les pétroleuses incendiaires, tous ces aristocrates du caniveau de Babelville, pierreuses et alphonse, grisettes et petits crevés, lorettes et marlous, courtisanes et godelureaux, apaches venus en voisins de Ménilmuche dansant ivres sur les débris de la capitale des carmagnoles endiablées car la révolution commence chez le marchand de vin, au cabaret ou au café-conc' dans les chants et les danses, à Babelville où des ouvriers typographes se vantaient naguère encore d'avoir fait la noce avec David Trotski Bronstein, renversant sur les billards les filles excitées par l'étincelle de la révolution. Un coup de vent.

Quant au philosophe aux moustaches en forme de oui, Friedrich Nietzsche, après avoir rédigé *La Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique*, effrayé par l'hydre internationale qui secoue la capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, il serait volontiers venu au Louvre délivrer de la barbarie iconoclaste des communards la Vénus de Milo, cette chair de marbre mutilée émergée d'un drapé aux plis épais dont le geste absent fait beaucoup rêver, la Vénus de Milo qui n'était déjà ni plus intéressante ni plus belle que ces anciennes statues du Nouveau Monde, bigarrées de tatouages et coiffées de plumes. Si la destruction et la construction forment les deux versants de la capacité humaine à scander le temps qui passe, alors la vaste étendue laissée vacante par la destruction du palais des Tuileries, embrassée par les deux gigantesques ailes du Louvre, forme le seul monument laissé par la Commune. Une vaste étendue ponctuée par l'arc du Carrousel, portail de la résidence royale puis impériale devenu inutile qui se dresse au milieu de rien et s'ouvre en œilleton sur la perspective ouverte vers les Champs-Élysées, l'arc de Triomphe et La Défense qui portent dans l'alliance de leurs noms et de leur topographie les traces de ce qui fut l'épopée de ce beau pays qui a nom France.

Quel souvenir ? Dimanche 28 mai 1871. Alors que la barricade à l'angle de Ramponeau et de Tourtille n'est pas encore tombée, les dalles des tombes du Père-Lachaise crépissent sous les impacts des balles, les versaillais y donnent la chasse aux derniers combattants fédérés. La fête révolutionnaire conduit au charnier, le long de la soixante-seizième division, à l'angle est du cimetière. Dans le silence des années qui suivent, des jeunes gens se promènent les dimanches sur les hauteurs du cimetière, déterrent des crânes et s'amuse à les faire rouler ou bien recomposent des squelettes à partir des ossements épars. La mémoire fait son œuvre. D'abord ce

sont quelques notes sifflées mine de rien dans l'atelier. Une chanson en rouge et noir avec des cerises et un merle moqueur. Se propage aussi ce chant hérissé de points d'exclamation qui parle de lutte finale. Classe contre classe. Puis c'est un pèlerinage solitaire, un recueillement de quelques uns. Silencieux. La Semaine sanglante en pourrai-je parler ? Un bouquet de fleurs, puis deux, puis trois. Puis la parole revient, une phrase, puis deux, puis trois. Comment se construit un monument d'absence ? Un mur couronné de rouge chaque année à la fin de mai. Car il arrive que l'histoire s'écrive sur les murs. Une simple plaque pour célébrer le culte moderne des monuments :

AUX MORTS / DE LA COMMUNE / 21-28 Mai 1871

Tous y montent. Entre le massacre du Dimanche rouge et la mutinerie du cuirassé au nom de film, *Potemkine*, de passage à Paris sur le chemin de retour vers Genève après le troisième congrès du Parti ouvrier social démocrate tenu à Londres, en compagnie de Nadejda Kroupskaïa au nom d'espoir et d'un groupe de camarades, Vladimir Illitch Lénine Oulianov s'y arrête. Quelles sont les paroles prononcées ? Il est dit que plus tard le petit homme légèrement prognathe dansa de joie quand la révolution d'octobre franchit la durée de soixante et douze jours. Car chaque irruption de la révolution est aussi une commémoration. Ainsi, avant de devenir le ministre des Affaires culturelles à grosses lunettes qu'il balance au bout de son bras comme un oiseau mort, à quatre pattes sur le tapis de sa propriété de Boulogne parmi des dizaines de photographies en noir et blanc des chefs-d'œuvre de l'art mondial, rédigeant les grandiloquentes préfaces à de somptueux ouvrages magnifiquement illustrés dont il est le directeur de collection, fatigué de courir après l'histoire avec

son grand h, réfugié dans la religion de l'art avec son grand a et l'univers des formes en consolation du désespoir de l'héroïsme, avant cela André Malraux raconte l'irruption de la révolution, la Commune de Shanghai de 1927 jour après jour, heure après heure, en mettant ses pas dans le tempo que le journaliste Jules Vallès utilise pour raconter, jour après jour, heure après heure, le segment de temps parisien compris entre le 11 mars et le 28 mai 1871. Ainsi également, à titre d'exemple de ces multiples stations face au mur, avant de devenir le président ascète d'un petit pays dont les deux syllabes devaient résonner à l'infini dans le cerveau de la jeune outre-Atlantique, alors à peine née, un autre petit homme, barbichu, Hô Chi Minh, de passage à Paris durant les négociations avec le gouvernement français, vient se recueillir, écrase une larme et allume une Craven A. Ainsi de suite année après année, visite après visite, montée au mur après montée au mur selon un cérémonial peu ou prou répété, les mêmes discours venant célébrer l'héroïsme communard, la tentative de grimper au ciel, l'éruption glorieuse, le brouillon sanglant d'une victoire définitive encore et toujours à venir. L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations. Fin de citation. Rien ne change. Et le mur est classé monument historique en 1983.

Puis c'est l'été 1971. Depuis plusieurs semaines, un jeune poète américain habite la rue Beautreillis dans le quatrième arrondissement. Le long des ruelles aux pavés bombés de la vieille capitale européenne, dans les cours des hôtels de l'île Saint-Louis, à travers des noms comme Charles Baudelaire, Gérard de Nerval ou Théophile Gautier qu'il prononce en étirant les r, il cherche à capter le parfum enfui du temps d'avant. Une musique ancienne. Le 3 juillet il meurt à son

domicile dans des conditions restées indéterminées. Quelques semaines après la célébration du centenaire de la Commune, à peine remballés les drapeaux rouges avec ou sans faucille et marteau, les couronnes d'œillets, les portraits de Louise Michel et autres figures aux noms maintenant presque oubliés, à peine éteint le souffle des discours sur les braises du foyer révolutionnaire dans l'attente de ce moment où l'étincelle de l'histoire voudrait bien qui sait à nouveau surgir dans l'instant qui passe, son corps est porté en terre à l'angle de la seizième division où depuis, une foule de toutes les nations chaque jour renouvelée et toujours affamée de musique vient rendre le culte à l'idole par un simple coup d'œil, la prise de quelques photos, le temps de fumer un joint ou de boire quelques gorgées d'alcool, le don d'une offrande, ce jour-là quelques fleurs, un exemplaire de *The Doors of Perception*, un bracelet de brins de laine colorés, un passage de l'Évangile sur la résurrection du Christ griffonné sur une feuille de carnet, des tickets de métro, une capote dans son emballage, des cahiers de papier à cigarette, une bouteille de whisky entamée.

À la différence des miroirs, les portes de la perception laissent le passage dans les deux sens. Comme dans ces tableaux de la Renaissance où des personnages surgissent d'un escalier que les savants disent « in abisso », le spectre de James Douglas Morrison se lève, te prend par la main et t'emmène tout d'abord près du fleuve profond, là où Eurydice fut engloutie après avoir été mordue par le serpent, au cœur du delta, la sombre rivière près de ces champs de coton où des esclaves noirs venus de l'autre côté de l'océan dans le flanc des navires aux voiles immaculées chantent le Christ Yoruba échappé du golfe de Guinée, cherchant une voie d'accès vers le ciel, implorant le Seigneur, frappant dans leurs mains et secouant leurs corps noirs en rond dans l'obscurité de leurs cases de bois aux volets clos, sur les bords de ce fleuve, le

Meschacébé, s'élève d'abord le chant des fils de ces esclaves, leurs premières voix perdues à jamais, englouties dans l'eau verte profonde et sombre, parties rejoindre les innombrables immémoriaux qui forment le fond d'oubli, d'où reviennent pourtant parfois des voix perdues, par miracle, perdues les voix ainsi que les dates de naissance des chanteurs aux environs des premières années du siècle d'avant, jouant d'abord dans les bars du voisinage puis gagnant les villes Clarksdale Shreveport Memphis Chicago Cincinnati Detroit New York et déjà passent les trains sur leurs chansons. À vapeur les trains. Mais le jour où, aidé de l'un de ces magiciens de l'enregistrement courant après la fortune sous forme d'un gros paquet de billets verts, l'un de ces chanteurs fait courir la fée électricité sous les six cordes, cloue une capsule de Coca-Cola au talon de sa chaussure pour mieux piétiner le diable qui court sous le plancher du studio, tenant le temps bien serré par le battement de son pied à deux doigts du micro, la voix étirée par l'écho, ce jour-là leur chant se répand aux quatre coins de la planète. Et ils t'expliquent que le blues c'est la tristesse d'Adam et Ève chassés du paradis.

Puis Jim Douglas Morrison te montre la carte de cette Amérique où tu reconnais tracés à angle droit ainsi que les quatre coins d'une table ces enclos verts où les derniers Indiens, ayant mêlé le messie à leurs chants, le corps peint des signes propres à stopper les balles des tuniques bleues conduites par un sous-officier au sang mêlé, dansent en rond une danse du fantôme pour convoquer l'esprit qui chassera l'homme blanc, ressuscitera les morts et fera revenir les bisons sur la plaine, tous les Indiens suspendus dans les airs pendant que la terre se régénère puis revenant avec leurs ancêtres retrouvés. Ne dites pas aux Blancs que Jésus est de retour. Et il te fait remonter le long de cette plaine sans fin où des gardiens de vaches blonds et roux portent dans l'air les refrains

de leurs ancêtres saxons et celtes, le soir, tandis que le feu monte dans la nuit étoilée et que les chariots des migrants vers l'Ouest forment le cercle, hommes, femmes et enfants peuple de Dieu dansant en rond avant de monter au ciel au son de l'Alléluia. Et, après que le champignon blanc aux épaisses volutes noires s'élève au-dessus d'Hiroshima et de Nagasaki, dans les villes moyennes de la blanche Amérique des gamins blancs et certains au sang mêlé, à la chevelure gominée, les jambes gainées de cuir noir, aux voix d'anges lascifs, la hanche souvent désaxée par un contraposto savant, une guitare électrique posée sur le sexe, conduits sur le devant de la scène où les attendent des filles en jupettes et socquettes, propulsés sur le devant de la scène par des producteurs toujours en quête du paquet de billets verts, à travers le chant et la danse les gamins font revenir leurs ancêtres chasseurs de sorcières venus du vieux continent sur la terre virginale d'Amérique fonder des communautés d'hommes égaux et purs. Le dimanche, l'assemblée des hommes et des femmes danse en cercle. Scandent des versets des écritures saintes. Frappent le sol de leurs pieds. Piétinons le diable ! Piétinons le diable ! Tournent comme des toupies ivres. Secoue-toi ! secoue-toi ! Christ est avec toi ! un râle sorti du fond des gorges accueille le démon. Ils s'appellent « frères » et « sœurs », tapent dans leurs mains, sautent en l'air, certains se déshabillent, tremblent sur place, se balancent d'avant en arrière, roulent à terre comme des boules, se mettent à quatre pattes et aboient comme des chiens, les esprits indiens les possèdent et femmes et hommes cherchent à s'emmêler, se retiennent, séparés par les anciens, au-dessus des flammes de l'enfer, près de tomber dans le trou brûlant de la faute. Purifiés. Régénérés. Sauvés. Sur les chansons des gamins blancs glissent aussi des trains pleins de mystère.

Puis il te conduit de l'autre côté de l'océan, dans les caves des immeubles de brique des banlieues ouvrières et dans les

garages des maisons à bow-windows de la middle class de cette île qui voit alors s'effondrer dans la mer morceau après morceau l'empire sur lequel naguère encore le soleil ne se couchait jamais, où d'autres gamins nés dans les bombardements de la deuxième guerre mondiale annoncent les accords essentiels imités des ancêtres du Mississippi qui les feraient bientôt ruisseler sous les perles de la gloire G.L.O.R.I.A des centaines, des milliers d'agrégats de trois ou quatre gosses énervés dans l'indétermination d'un amas de notes, de sons, de bribes de mélodies, de riffs, de cris et d'éruclations s'élevant de sphère en sphère pour se hisser de la soupe primordiale, durant des heures entières en improvisation, autant que dure le jour et parfois la nuit, perdus parmi les mesures et criant Où est le temps ? Où est le temps bordel ? cherchant à se hisser d'étage en étage de la boue initiale du bruit au firmament du son, une, deux, puis trois étoiles accrochées là-haut par le mince fil d'une voix et d'une ligne de guitare soutenus par une section rythmique qui joue au plus profond du temps. C'est sur leurs chansons que passe le dernier des trains à vapeur.

Puis la vague revient vers l'Amérique. À l'extrême Ouest, face à l'océan Pacifique. Tandis que certains d'entre eux débarquent à Danang chez le petit homme barbichu, les enfants d'outre-Atlantique cherchent à retrouver la virginité originelle d'avant le massacre des Indiens et s'appellent « frères » et « sœurs », « brothers and sisters ». C'est une grande fête. Une embrassade. Une irruption du temps présent étiré et irisé par des drogues ancestrales et d'autres nouvelles. Un instant qui passe. Aujourd'hui un peu de cendre au fond du cendrier. Le temps des rock n'roll stars. Une épopée funèbre en rouge et noir parfois éclaboussée de couleurs, de demi-dieux venus troubler le sommeil des vivants et dont la communauté des vivants tolère en échange d'un ticket vers quoi ? la des-

truction de quelques chambres d'hôtel, postes de télévision précipités par les fenêtres, bagarres avec la police, sacrifices de jeunes vierges sous l'espèce de groupies à l'arrière de limousines, fantaisie vestimentaire des garçons la gueule peinte comme des filles, l'ivresse sacrée perpétuelle et quelques cadavres retrouvés au matin flottant dans la piscine. Sur leurs chansons ne glissent plus les trains mais revient parfois du fonds antique comme une princesse de la nuit sur Broadway, Vénus en fourrure aux boots de cuir brillant sur l'asphalte mouillé, habillée du son aigre de la Stratocaster et la ligne serpentine des hanches moulées dans la rondeur de la basse. La dernière gorgée d'air, de whisky ou autre avant d'entrer sur scène. Les lumières bleues jaunes et rouges découpent l'écume de la foule ivre puis, pile dans le temps qui passe, surgit le chaos. Chante la colère. La convulsion des demi-dieux à moitié nus, King Lizard, Woodoo Child et Pearl. Elle d'abord, la perle, Janis Joplin, ménade ensevelie vivante sous le blues le 4 octobre 1970 chambre 115 du Landmark Hotel à Los Angeles, son corps frêle campé devant les fûts de la batterie, environnée de cheveux, les gestes désordonnés frappant des êtres absents, appelant la voix à sortir d'elle, la voix lui répondant, s'élevant dans l'air, une voix pleine d'écume et de petits cailloux qui s'étire depuis les profondeurs de la gorge, agitant ses fanfreluches, plumes colorées, robe de satin, bas résille, voiles violets transparents où souffle le vent du temps qui passe, colliers et bracelets cliquetants, la voix sans mots sortie du fond des entrailles et cueillie au bord du gouffre. Lui ensuite, l'enfant vaudou mort le 18 septembre 1970 d'un mélange de barbituriques et d'alcool, Jimi Hendrix, vêtu de peau à franges cousue de perles dans le souvenir de ces Indiens ses ancêtres qui peuplaient autrefois la plaine, griffes, becs d'oiseaux, crocs d'animaux, s'avancant sur le devant de la scène et levant le bras au bout duquel deux doigts forment le

V de la victoire, ses deux doigts de gaucher rejoignant les huit autres pour tisser aussitôt d'une extrémité à l'autre de sa guitare et retour une phrase infinie dans l'écoulement de la musique américaine partout où s'exerce la loi du plus fort, une phrase pleine de rires et de pleurs mêlés mais enfin sans mot. Et lui, le roi lézard, Jim Morrison, mort le 3 juillet 1971 17 rue Beautreillis à Paris, dans des circonstances demeurées mystérieuses comme dit le journal, son corps de poète décomposé au fond de la tombe de la seizième division, son corps de chanteur éternellement vivant, venu de la ville où se fabriquent au bois sacré les images qui permettent de sortir momentanément du temps, en amoureux à la séance du samedi soir pour voir danser les ombres sur l'écran, chaque nuit il recommence la danse du fantôme en souvenir de l'Indien mort sur le bord de l'autoroute «Bring out your dead!» voici venir la fin comme dit la chanson collée sur les images d'apocalypse au pays aux deux syllabes du petit homme barbichu «Bring out your dead!» l'autoroute qui serpente vers l'Ouest, là où le soleil couchant bascule sur l'océan, chaque nuit guettant l'irruption du cri, faisant surgir les morts à travers le jeu d'ombres, mimant le retour des grandes figures pâles, nues, enduites de boue claire, craquelée, laissant entrevoir la peau, une ceinture de feuilles végétales autour des reins, un serpent entre les dents pour célébrer l'ancêtre reptile à la peau d'écailles froide. Qui a demandé aux morts de danser? Car à la fin Orphée doit mourir.

Puis viennent d'autres gamins irascibles et cracheurs clamant le dernier des slogans *No future!* Et la messe est dite. No more heroes anymore. Des gamins partis se payer des vacances au soleil. Des vacances bon marché dans la misère des autres. Cette musique aujourd'hui éteinte, tous ces héros maintenant enfoncés dans la grisaille du temps, aujourd'hui bel et bien morts, eux-mêmes depuis longtemps cadavres vic-

times de l'héroïne ou tenant le micro promotionnel dans une grande surface à la sortie de la ville ou encore malades enfermés dans une chambre d'hôpital psychiatrique, leur regard hagard oscillant entre le flacon de neuroleptiques et un vieux comix de Mandrake, Flash Gordon, Popeye, Buggs Bunny ou Donald Duck. Dans le souvenir de n'avoir été qu'un corps traversé de chants habité par les images, le spectre muet de Jim Orphée Morrison convoque toutes les voix prisonnières des sillons creusés dans le disque de vinyl, noir de jais, aile de corbeau à huit reflets que tu posais autrefois sur le plateau, qui commençait à tourner, les voix encapsulées dans le plastique, dormantes, réanimées alors à la pointe d'une pierre précieuse tel le saphir ornant l'épingle à chapeau de la marquise de Cambremer, l'exact instant du contact sur le disque, un léger craquement, aujourd'hui réveillées les voix sous la chaleur glacée du rayon laser, ces voix toujours vivantes, éternellement live, petites sculptures sonores démultipliées à l'infini, revenues d'entre les morts pour s'engloutir à nouveau dans le silence après quelques minutes, que tu rappelles à la vie d'une simple pression du doigt pour les réécouter sans fin, à volonté, toujours identiques, à la manière dont le narrateur de cet autre temps perdu, le dandy de Balbec, en plein air, sur la terrasse du Grand-Hôtel, regardant les corolles blanches des mouettes flotter sur la mer calme, écoute à travers le corps de la marquise qui en mouille d'aise sa voilette d'une bulle de salive, la résonance des notes jouées autrefois par Frédéric Chopin, comme si la vieille dame avait transporté l'empreinte de la musique jouée cinquante ans plus tôt, l'aura de la présence enfuie nichée au creux de sa chair, les doigts du musicien enfonçant les touches du piano et faisant jaillir des notes enfin sans mots. Venu au monde quelques semaines après les convulsions de la Commune, le dandy de Balbec, Marcel Proust, demeure aussi tout près, avec son frère, sa belle-sœur,

sa mère et son père. Dans la surdité du sommeil éternel, il se tient là, bien à l'abri de la pluie ruisselante des perles de la gloire. Ce jour-là, une grappe de jeunes filles en fleurs gambade joyeusement entre les dalles et l'une d'elles s'exclame dans l'air limpide : « Ah, elle est moche sa tombe ! » tandis qu'au loin, du côté du Louvre, au-dessus du jardin des Tuileries le drapeau bleu blanc rouge s'élève toujours dans le bleu du ciel.

*Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux  ditions L'Insulaire en 2006.*